

TEXTE D'ANALYSE
N°7/2025

PUBLICATION SUR LE SITE
WEB :
AUTOMNE 2025

PUBLIÉ DANS LE N°132 DE
CHRONIQUE FÉMINISTE

AUTEUR :
PATRICK GOVERS
Anthropologue situé et engagé

PATRICK GOVERS

LES MASCULINITÉS, C'EST POLITIQUE !

Parler de masculinité en cette deuxième décennie du 21^e siècle est une évidence controversée. Depuis une vingtaine d'années, les publications sur ce thème connaissent une augmentation exponentielle. En parallèle, les controverses à son sujet n'ont fait que s'exacerber. Comment devient-on un homme ? Comment se comporte-t-on en tant qu'homme ? Qu'est-ce qui finalement conforme le socle de la masculinité, de sa production et reproduction ? Ce socle est-il fondé sur l'essentialisme ?

Préambule

Il existe différentes approches de la masculinités dans notre société, par exemple celle qui serait basée sur la nature, réifiée dans un discours aux accents de déterminismes biologiques : être un homme, c'est naturel (les testostérones) ou encore basée sur la psychologie humaine attribuant des spécificités psychiques propres à chaque genre (« *Les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus* »).¹ Face à ces visions essentialisantes, la théorie critique de genre se focalise sur la socialisation : c'est-à-dire l'apprentissage par chaque être humain de comment il doit se comporter dans les interactions sociales, dans le cadre des normes existantes, soit ce qui est attendu de lui en fonction de son identité sexuée (on ne naît pas homme on le devient) ou, pour l'expliquer autrement, être un homme, c'est le résultat d'une construction sociale, historique, relationnelle et dynamique.

Mais avant d'aller plus en avant, il convient d'esquisser un bref état des lieux de la remise en question de la théorie critique de genre actuellement dévalorisée, vilipendée, diabolisée. C'est

l'objet de l'introduction. Pourquoi ce détour ? C'est une question d'honnêteté intellectuelle car les réflexions développées dans cet article s'ancrent dans la pensée critique².

Introduction

« *Le privé, c'est politique* ». Ce slogan du mouvement pour la libération des femmes des années 1970 marque l'irruption sur la scène politique de la théorie critique de genre en tant qu'outil d'analyse des conditions des femmes dans leurs interactions avec les hommes. Les situations vécues par les femmes ne sont pas mues par un ordre dit naturel, au contraire, elles sont la résultante de rapports de pouvoir. C'est également à ce moment que ce corpus théorique critique connaît un essor important alliant l'activisme et l'académisme, l'un n'allant pas sans l'autre rappelant par-là que la pensée critique ne vise pas uniquement à la compréhension des inégalités (classe sociale, genre, race, ethnie, génération, etc.), mais aussi à la transformation de la société vers plus de justice sociale.

Dans le décours de la décennie du siècle dernier et les années 2000, l'économie politique néolibérale a récupéré certains concepts et modes d'action pratique collective développés par les intellectuelles féministes. C'est le cas, par exemple, de l'*empowerment* (le pouvoir d'agir) : conçu comme un outil de résistance collective, l'*empowerment* est devenu une affaire purement individuelle³.

Depuis quelques années, le genre est quant à lui devenu l'ennemi juré des gouvernements d'extrême droite, autoritaire et exterminateur tant d'êtres humains (le génocide, l'esclavagisme) que de non-humains (la disparition drastique de la faune et de la flore). Ces gouvernements voient dans le genre non pas une théorie critique, mais bien une idéologie qui participe de l'état actuel de notre monde où prédominent les sentiments d'inquiétude et d'angoisse parmi la population⁴.

Cette réaction hostile envers la pensée critique (qualifiée de wokisme) se caractérise par son anti-intellectualisme. Ses tenants n'hésitent pas à proclamer que la pensée critique n'est que pure idéologie qui incite à la destruction de nos sociétés en rompant l'ordre naturel censé les présider⁵. Même plus, ils affirment que le wokisme favorise les discours haineux, excluants, antidémocratiques et des actions violentes, voire terroristes.

L'anti-intellectualisme, c'est donc, en suivant Eric Fassin⁶ : « [...] *la négation des rapports de pouvoir* ». Dans le cas qui nous intéresse, la théorie critique de genre est considérée comme responsable des tensions caractérisant les relations entre les femmes et les hommes, voire du mal être actuel des hommes. C'est pourquoi l'idéologie de genre devrait être combattue au nom des préjugés portés aux hommes : la perte de leurs repères et l'angoisse de devenir dominé. L'argument central s'articule autour du sens commun et s'accompagne de campagnes médiatiques de disqualification systématique des intellectuelles et intellectuels qui se sont penchés sur ces questions depuis des décennies⁷. Comme le souligne Judith Butler, le mouvement anti-genre est « [...] *une forme d'anti-intellectualisme aux conséquences politiques lourdes, qui oppose la pensée elle-même comme un danger pour la société, un terrain fertile pour l'horrible collaboration entre la passion fasciste et les régimes autoritaires*⁸ ».

De la théorie des rôles sexuels aux études critiques sur les masculinités

Dans un article de 1996, la sociologue australienne Raeywn Connell retrace l'histoire de l'émergence des études sur la masculinité⁹. Elle distingue trois approches pour aborder la masculinité : la première repose sur les connaissances cliniques et thérapeutiques (influencées par les théories de Freud) ; la deuxième s'ancre dans la psychologie sociale, elle focalise les rôles sexuels ; la troisième, la plus récente, consiste à étudier la masculinité à partir de grilles d'analyse de la théorie critique de genre.

Pour ce qui est de l'ancrage psychosocial, la masculinité est appréhendée comme un rôle intériorisé d'identité reflétant des normes et des valeurs culturelles particulières qui s'acquièrent au travers de l'apprentissage social via des agents de socialisation tels que la famille, l'école, les médias, etc¹⁰. Durant les années 1970, le processus de naturalisation du genre revient avec force : les hommes et les femmes sont conceptualisés comme des catégories essentialistes déterminées en grande partie par la biologie : les inégalités existantes (qui classent et hiérarchisent) entre eux et elles constituent le fondement même de nos réalités sociales¹¹.

Les théories critiques de genre facilitent l'émergence des études critiques sur les masculinités. Ces dernières reposent sur deux postulats : a) le genre constitue avant tout un système de classification autour de notions de pouvoir et, b) l'homophobie est un des principaux organisateurs de la masculinité. L'incorporation de ces apports théoriques permet aux études sur les masculinités de se structurer et se multiplier dans les années 1980. Cet essor est manifeste dans la décennie suivante, où ces études forment un champ académique à part entière¹². Depuis le début des années 2000, les chercheuses et chercheurs sur les masculinités tentent de multiplier et croiser les points de vue théorique (décoloniaux, queer, etc.). Quand il s'agit de complexifier notre compréhension des processus qui aliènent (subordonnent), le concept d'intersectionnalité¹³ apparaît comme une grille d'analyse à même de faciliter une approche complexe des processus de domination à l'œuvre dans la société. L'intersectionnalité consiste donc à focaliser l'articulation entre les différentes catégories sociales (telles que le genre, la classe, l'ethnicité, la race, l'âge, le handicap, etc.). L'intérêt est porté sur comment ces articulations entre catégories sociales contribuent à la perpétuation des mécanismes de domination mais aussi aux résistances au quotidien face à ceux-ci.

Les études critiques sur les masculinités : données empiriques et épistémologie située et engagée

Comme nous venons de le voir, la conformation d'un champ académique spécifique, en l'occurrence la théorie critique, est le résultat d'un long travail réflexif portant sur les manières de concevoir les réalités sociales (ontologie), sur la façon dont on parvient à produire du savoir (épistémologie). On s'interroge aussi sur les techniques d'enquête à solliciter - qualitative, quantitative, mixte - pour collecter et interpréter les données issues de recherches empiriques (méthodologie).

Plus concrètement, être un homme, c'est quoi ? Une essence (naturelle), des pratiques matérielles (la manière de s'habiller, de se mouvoir dans l'espace social, de se (re)présenter, ...) ou encore un assemblage, le produit des relations entre les humains, les non-humains, les discours et les matérialités¹⁴. Les études critiques sur les masculinités conçoivent celles-ci comme un fait social relationnel, dynamique (ce n'est pas figé), historique et social (apprentissage de normes, incorporation d'attitudes/comportements spécifiques : s'asseoir, marcher, parler, s'émouvoir). En outre la masculinité est vue comme plurielle, il n'y a pas

qu'un modèle dominant d'être homme (masculinité hégémonique), d'autres façons de l'être existent (masculinité complice, subordonnée, marginalisée et celles à venir) 15.

Le chercheur et la chercheuse sont donc obligé·es d'expliquer comment iels conçoivent leur « objet » d'étude. De même, iels doivent s'interroger sur l'influence que leurs aprioris théoriques et philosophiques (ainsi que le choix de méthodes) peuvent avoir sur la production du savoir. Ces interrogations constituent le noyau central des débats impulsés par l'épistémologie féministe¹⁶, une épistémologie située et engagée. Toute connaissance est située (la connaissance est un acte situé – qui parle ? – et localisé – d'où parle-t-on ?) et engagée au sens où les personnes impliquées dans les recherches et les actions partagent une vision commune de la production du savoir, qui doit nous aider à complexifier notre compréhension des réalités sociales en vue de transformer nos sociétés vers plus de justice sociale et environnementale¹⁷.

Les masculinités à l'adolescence : entre transition et « backlash »

En 2017, Claire Gavray (sociologue) et Patrick Govers (anthropologue auteur de ce texte) effectuent une enquête sur les masculinités à l'adolescence. Cette enquête consiste à interroger, via un questionnaire fermé, l'adhésion (ou non) des adolescents (15-16 ans, scolarisés dans l'arrondissement de Liège) aux stéréotypes de genre. L'objectif est d'identifier les différents modèles de masculinité circulant au sein de cette population spécifique. Pour ce faire, nous sommes partis de la typologie établie par Raeywn Connell¹⁸.

Ce choix théorique est en correspondance avec notre positionnement féministe. Pourquoi investiguer les stéréotypes ? À la suite de Patricia Hill Collins, nous considérons ceux-ci comme des images de contrôle, c'est-à-dire des images qui ne rendent pas compte de la complexité de nos vies, soit qui la réduisent. Ces images de contrôle sont à mettre en relation avec la matrice de domination conceptualisée par cette auteure en vue de rendre compte des processus de domination. Cette matrice de domination se compose de quatre domaines de pouvoir reliés entre eux.

Notre enquête englobe les trois premiers domaines de pouvoir (structurel, disciplinaire et hégémonique). Ils sont du ressort de l'incorporation des normes et des représentations de

genre, c'est-à-dire, de la façon dont les personnes les ont intégrées dans leurs interactions sociales. Ainsi, le domaine structurel organise l'oppression, le domaine disciplinaire gère la transposition concrète de celle-ci par la mise en place de dispositifs administratifs et bureaucratiques spécifiques et le domaine hégémonique justifie l'oppression ; il a trait à la naturalisation culturelle et idéologique des rapports de domination¹⁹. Enfin, comme le souligne Patricia Hill Collins, il convient d'appréhender les relations de pouvoir depuis une perspective dialectique. Pour le dire autrement, il est plus que nécessaire d'être conscient que la domination suscite des résistances, et que, dès lors, les choses ne sont pas figées une fois pour toute.

Les données générales de l'enquête confirment que, malgré une tendance à adhérer au principe de reconnaissance égalitaire (en matière de droits, d'intelligence) quel que soit leur groupe d'appartenance (masculinité hégémonique, masculinité complice, masculinité marginalisée), les adolescents enquêtés éprouvent toujours des difficultés à prendre totalement distance par rapport aux habits de la masculinité hégémonique²⁰. Même si les jeunes du groupe masculinité marginalisée (minoritaire 13%) et qui concerne en priorité la classe populaire, ont plus de mal par rapport à ces évolutions, ces sujets sont loin d'avoir le monopole de continuer à cautionner significativement l'asymétrie entre les groupes sexués. Ce sont les jeunes du groupe masculinité hégémonique (43% de l'échantillon) qui défendent la perspective d'une position dominante statutaire et pécuniaire dans les sphères publique et privée tout en revendiquant une position hégémonique sur les filles et les femmes. La sexualité marchandisée joue un rôle central à côté des prétentions professionnelles dans la fabrique du genre²¹. Le groupe masculinité complice, le plus important en taille (44%), est incontestablement le plus éloigné des représentations et attitudes stéréotypées et en faveur de l'égalité, mais sans nécessairement épouser ou présumer un engagement politique de type « féministe »²². Une forme de masculinité plus inclusive n'implique pas automatiquement plus d'équité et d'égalité²³.

Post-scriptum

Dans le milieu académique francophone, l'anti-intellectualisme rampant consiste à pointer du doigt les théories critiques en les accusant d'enfermer l'être humain dans un rôle prédestiné : parler de la domination masculine, c'est poser d'emblée que le fait de naître homme assure

d'office une place de gagnant. Comment expliquer cette attitude méprisante, voire condescendante, au vu de ce que nous venons de discuter tout au long de ce texte ?

S'agit-il de « mauvaise foi » (prétendre qu'une théorie cloisonne les réalités, les emprisonne dans des schémas pétrifiés une fois pour toute alors que c'est juste l'inverse), s'agit-il d'une méconnaissance des théories critiques ou encore d'une cécité intellectuelle à leur égard ?

Cette cécité entraîne des conséquences politiques néfastes. Par exemple, affirmer, à la suite de deux recherches effectuées sur le genre et la précarité que l'intersectionnalité (conçue comme la théorie cumulative de handicaps) n'a pas beaucoup de potentiel heuristique pour comprendre les réalités sociales, c'est certes faire preuve de méconnaissance quant à l'histoire de ce concept. Mais au-delà, cette cécité ne cache-t-elle pas une volonté délibérée d'invisibiliser les vécus quotidiens des intellectuelles féministes afro-américaines à l'origine de cet outil analytique²⁴ ? Car affirmer que l'intersectionnalité est un piètre outil pour appréhender nos réalités équivaut non seulement à disqualifier et à réduire au silence les apports théoriques des intellectuelles afro-américaines, mais aussi nier leurs vécus d'oppressions. En d'autres termes, c'est faire le procès idéologique de la fabrication sociale de la race, accusée d'être une imposture intellectuelle.

« Le loup est dans la bergerie ». La masculinité hégémonique est revenue avec force sur le devant de la scène (institutionnelle, académique, politique). La dénoncer, c'est déjà cela mais c'est insuffisant pour endiguer les comportements autoritaires, extrémistes et liberticides des tenants de l'hégémonie masculine. Le défi est colossal : comment envisager collectivement un projet alternatif pour une société où la justice sociale et environnementale constituent l'objectif premier ?

Notes

¹ C'est le titre du livre publié par un essayiste américain John Gray en 1992. Dans ce livre l'auteur érige en essence des traits de psychologie humaine qui seraient spécifiques aux hommes et aux femmes. Par exemple, les hommes sont plus rationnels et les femmes plus émotionnelles. Pour une critique féministe de ce livre, voir les écrits de Catherine Vidal.

² Pour une introduction à la pensée critique et son renouvellement, voir B. Frère et J.-L. Laville, *La fabrique de l'émancipation. Repenser la critique du capitalisme à partir des expériences démocratiques, écologiques et solidaires*. Édition du Seuil, 2022. Pour un renouveau de la pensée critique depuis une vision féministe voir R. Braidotti, *Posthuman feminism*, Polity Press, 2021.

³ Comme le souligne P. Hill Collins (A. Davis, S. Federici et P. Hill Collins, *L'effondrement de la démocratie ? Essais de résistance*, Éditions divergences, 2025), l'économie politique néolibérale ou plus exactement le capitalisme « ...sait prendre un mot et le vider totalement de son potentiel de résistance. Il est capable de vous lier ce mot à quelque chose de significatif pour vous, comme l'empouvoirement, de le transformer en quelque chose d'autre et de vous le vendre en faisant de l'argent avec ». Concernant la notion d'empowerment, voir M.-H. Bacqué et C. Biewener, *L'empowerment, une pratique émancipatrice*, La Découverte, 2015.

⁴ J. Butler, *Who's afraid of gender?*, Penguin Randomhouse UK, 2025.

⁵ S. Kaiser, *Odio a las mujeres. Ínceles, malfollaos y machistas modernos*, Katakak Liburuak, 2022.

⁶ É. Fassin, *Misère de l'anti-intellectualisme. Du procès en wokisme au chantage à l'antisémitisme*, Textuel, 2024, p. 21-22.

⁷ R. Huret, « La fin des sciences sociales ? Tradition et modernité de l'anti-intellectualisme aux États-Unis », *Esprit*, n°517-518, 2025, p.83-93.

⁸ J. Butler, *op.cit.*, p. 23.

⁹ R. Connell, « New directions in gender theory, masculinity research and gender politics », *Ethnos*, vol. 61, 1996, p. 157-176. Pour de plus amples développements, voir R. Connell, *Masculinities*, University of California Press, 2005, tout spécialement le chapitre I *The science of masculinity* (p.4-44).

¹⁰ L'exemple emblématique de cette théorie des rôles sexuels se retrouve dans les écrits du sociologue américain fonctionnaliste Talcott Parsons : pour que la société connaisse l'harmonie et l'équilibre, il serait nécessaire que les institutions qui la composent fonctionnent convenablement. Pour ce faire, il convient qu'au sein de la famille (une des institutions par excellence qui conforme la société), chacun de ses membres remplisse le rôle qui est le sien : à l'homme, le rôle instrumental (le gagne-pain) et à la femme le rôle expressif (l'attention et le soin).

¹¹ Pour une critique du déterminisme biologique, voir A. Fausto-Sterling, *Sex/Gender. Biology in a social world*, Routledge, 2012. Concernant ce processus de naturalisation, voir l'écrit classique de N.-C. Mathieu, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Côté-femmes, 1991.

¹² Aujourd'hui, les études sur les masculinités sont présentes partout dans le monde, y compris le Sud global (voir L. Gottzén, U. Mellström et T. Shefer, « Introduction. Mapping the field of masculinity studies », dans L. Gottzén, U. Mellström et T. Shefer (dirs.), *Routledge International Handbook of Masculinity Studies*, Routledge, 2020, p. 1-16.).

¹³ Une des grandes théoriciennes de cet outil d'analyse est la sociologue afro-américaine Patricia Hill Collins dont on peut lire le *Black Feminist Thought. Knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*, Routledge, 2009.

¹⁴ Pour plus de développement concernant les questions ontologiques, épistémologiques et méthodologiques, voir G. Absil, S. André et P. Govers, « Prostitution(s) et nouveau matérialisme : la recherche-assemblage pour une compréhension renouvelée ? », *Revue de droit pénal et de criminologie*, n°1, 2020, p. 5-22.

¹⁵ R. Connell, *Masculinities*, *op. cit.*

¹⁶ Nous nous référons ici à l'épistémologie du point de vue féministe (*standpointtheory*) développée, entre autres, par Patricia Hill Collins, Sandra Harding, Dorothy Smith, Donna Haraway, etc.

¹⁷ Concernant les études critiques des masculinités, voir R. Connell (*op.cit.*, p. 39-44). Voir également une étude classique de la masculinité dans un village portugais de M. Valle de Almeida, *The Hegemonic male. Masculinity in a Portuguese Town*, Bergham Books, 1996, tout spécialement les pages 165 et suivantes.

¹⁸ Pour de plus amples développements théoriques et méthodologiques, voir C. Gavray et P. Govers, « Contemporary Adolescent Masculinities and the Challenge of Hegemonic Masculinity », *Psychology*, vol.16, n°3, 2025, p. 281-304.

¹⁹ Quant au quatrième domaine, l'interpersonnel, il relève de l'incarnation des rapports sociaux de sexe, c'est-à-dire, de comment les normes et représentations de genre sont vécues et expérimentées au quotidien corporellement par les hommes et les femmes. Autrement dit, il s'agit ici de s'interroger sur la manière dont les rapports sociaux de sexe prennent forme dans les pratiques corporelles des personnes. Comme l'exprime Hill Collins (*op. cit.*, p. 274): « *Oppression is not simply understood in the mind – it is felt in the body in myriad of ways* ». Au vu de la nature quantitative de notre recherche, ce quatrième domaine de pouvoir ne peut être abordé

que par une recherche qualitative. Cela étant dit, notre démarche quantitative n'en est pas disqualifiée pour autant. Elle permet de rencontrer l'objectif fixé en début de recherche. Bien évidemment, la méthodologie quantitative a ses limites, voir directement dans l'étude citée plus haut.

²⁰ Dans un article analysant les *young masculinities*, Signe Ravn et Stephen Roberts (S. Ravn et S. Roberts, « Young masculinities : masculinities in youth studies », dans L. Gottzén, U. Mellström et T. Shefer (dirs.), *op.cit.*, p. 183-191) arrivent à une conclusion similaire.

²¹ I. Clair, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? », *Les cahiers du genre*, vol. 54, n°1, 2013, p. 93-120.

²² C'est la conclusion à laquelle Tristan Bridges et C. J. Pascoe (T. Bridges et C. J. Pascoe, « Masculinities and post-homophobias », dans C.J. Pascoe et T. Bridges, *Exploring masculinities. Identity, inequality, continuity, and change*, Oxford University Press, 2016, p. 412-423.) étaient arrivés dans leur analyse d'une masculinité post homophobe.

²³ Voir également T. Aho et M. Peltola, « Doing Respectable HeteromascuInities in Boys and Young Men's Talk on Sexual Encounters », *Men and Masculinities*, vol. 26, n°2, 2023, p. 210-228.

²⁴ E. Dorlin, « Race contre classe ? Conceptum sacer ou la vie nue des concepts », *Pouvoirs, revue d'études constitutionnelles et politiques*, vol. 181, n°2, 2022, p. 5-19.